

Petite Bibliothèque Surannée

LOUISE LABÉ

LES ÉLÉGIES
ET LES SONNETS

de LOUIZE LABÉ,

LIONNOISE

Précédés d'une notice

PAR

TANCRÈDE DE VISAN

Portrait d'après Woëriot



A PARIS

Chez SANSOT, Libraire, rue de l'Eperon, 7 et 8,
près le départ des carrosses
d'Orléans

MCMX

Universitäts
BIBLIOTHECA

Élégies et Sonnets

Louise Labé



Sansot, Paris, 1910

Exporté de Wikisource le 18/06/2018

TABLE

Pages

NOTICE

À Mademoiselle Clémence de Bourges

Élégie I

Au tems qu'Amour, d'hommes et Dieus vainqueur

Élégie II

D'un tel vouloir le serf point ne désire

Élégie III

Quand vous lirez, ô Dames Lionnoises

Sonnets

I Non hauria Ulysse o qualunqu'altro mai

II Ô beaux yeux bruns, ô regards destournez

III Ô longs desirs, ô esperances vaines

- III Depuis qu'Amour cruel empoisonna
V Clere Venus, qui erres par les Cieus
VI Deus ou trois fois bienheureus le retour
VII On voit mourir toute chose animee
VIII Le vis, ie meurs : ie me brule et me noye
IX Tout aussi tot que ie commence à prendre
X Quand i'aperçoy ton blond chef couronné
XI Ô dous regars, ô yeus pleins de beauté
XII Lut, compagnon de ma calamité
XIII Oh si i'estois en ce beau sein rauie
XIIII Tant que mes yeus pourront larmes espandre
XV Pour le retour du Soleil honorer
XVI Après qu'un tems la gresle et le tonnerre
XVII Je fuis la vile, et temples, et tous lieux
XVIII Baise m'encor, rebaise moy et baise
XIX Diane estant en l'espeueur d'un bois
XX Predit me fut, que deuois fermement
XXI Quelle grandeur rend l'homme venerable
XXII Luisant Soleil, que tu es bien heureux
XXIII Las ! que me sert, que si parfaitement
XXIIII Ne reprenez, Dames, si i'ay aymé

Escriz de diuers Poëtes

En grace dv dialogve d'Amovr et de Folie
Des Beavtez de D. L. L.
À elle mesme

NOTICE

I

I l n'est pas de période, dans l'histoire de notre littérature lyonnaise, aussi prospère, aussi féconde en œuvres et, pour tout dire, aussi brillante que celle qui s'étend des premières années du xvi^e siècle à 1562, date de la publication du *Microcosme* de Maurice Scève et de la révolte des protestants à l'aide des troupes du baron des Adrets.

M. Ferdinand Brunetière, un des rares critiques officiels qui aient daigné s'occuper de l'école lyonnaise, a donc eu raison d'écrire : « On exagérerait à peine si l'on disait de la ville de Lyon qu'elle était vraiment alors (vers le milieu du xvi^e siècle), pour la seconde fois dans l'histoire, autant et plus que Paris même, la capitale intellectuelle et poétique de la France. »^[1] Le plus récent comme le plus averti des biographes de Maurice Scève, M. Albert Baur, pense de même.^[2] Cette situation littéraire privilégiée est due à plusieurs causes : économiques, sociales et morales, et l'on ne comprendrait rien au tempérament si original de Louise Labé si l'on n'en énumérait ici quelques unes.

II

Par sa position géographique Lyon s'offrit, dès le Moyen Âge, comme un centre de commerce de premier ordre. Située aux frontières de la France, du Dauphiné et de la Savoie, sur deux fleuves navigables qui la mettaient en communication directe avec la Bourgogne, la Suisse et la Provence, cette ville privilégiée était en même temps la porte principale du commerce italien avec le nord de la France, les Pays-Bas et une partie considérable de l'Allemagne.

Les financiers les plus habiles à cette époque et les plus influents, les Florentins, ne tardèrent pas à fonder à Lyon, dès le milieu du xv^e siècle des succursales de leurs banques. Des échanges incessants s'établirent avec l'Italie. D'autre part Lyon fut choisie, lors de l'expédition de Charles viii, comme base des opérations. Là se croisaient, en effet, les routes par où arrivaient les différentes parties de l'armée du roi de France. La cour faisait de fréquents séjours dans la ville. Sous Louis xii elle fut même plus souvent à Lyon qu'à Paris, ainsi que sous François i. Il en résulta une certaine émulation entre lyonnais et parisiens, lesquels considéraient avec jalousie cette préférence. Des fêtes magnifiques s'organisaient, rehaussées par le luxe, la beauté et la multitude des femmes richement parées. Comme la noblesse était en très petite quantité à Lyon, les femmes des bourgeois notables prirent part à ces réjouissances et retirèrent de cette vie brillante des manières délicates et une façon distinguée de s'intéresser aux choses de l'esprit.

Par le contact avec la joie et avec l'Italie s'introduit ici une nouvelle forme de penser et de sentir. On a très finement remarqué que la Renaissance ne s'est pas implantée à Lyon au

moyen de livres et de sociétés pédantes, mais par la vie sociale, « par des rapports directs avec des hommes du monde... et elle s'est développée sous l'influence de l'art et du luxe italien, dans une société qui s'adonnait à la gaité et à des fêtes auxquelles les femmes prenaient part... Voilà pourquoi, ajoute M. Baur, ^[3] la Renaissance lyonnaise est polie, galante, sans aucune inclination à la gauloiserie du Moyen Âge, bien différente de celle du nord de la France qui a fait naître Rabelais et la plupart des humanistes français... Voilà aussi pourquoi les femmes prennent une part si vive à la vie littéraire de Lyon, beaucoup plus que dans aucune autre ville de la France. »

On comprend, dès lors, avec quelle force a grandi à Lyon le goût des belles lettres, facilité encore par l'extraordinaire développement de l'imprimerie dans notre ville. Des typographes tels que Seb. Gryphe, Jean de Tournes, Jean Frellon qui hébergeait Calvin, Étienne Dolet correcteur chez Gryphe, François Juste l'éditeur de Rabelais, tout dévoués à l'œuvre de Renaissance, ne pouvaient qu'attirer les érudits et les humanistes.

Ceux-ci affluèrent en grand nombre. Bonaventure des Périers demeurait à Lyon depuis 1535 pour collaborer avec Dolet à la publication des *Commentaires de la langue latine*. Rabelais y séjourne depuis l'été 1532 jusque vers la fin de 1538. Il remplit ses fonctions de médecin à l'Hôtel-Dieu avec si peu de zèle qu'il se voit congédié. C'est durant son séjour à Lyon qu'il lui naît un fils naturel — Théodule Rabelais — qui ne vécut que deux ans, mais que son père reconnut en lui donnant son nom. Marot vient en 1536 à Lyon. Il est tellement enchanté de la

société mondaine de cette ville, des amitiés littéraires, des femmes charmantes et habiles en amour — en particulier de Jeanne Gaillarde — qu'il y retourne à plusieurs reprises et que chaque fois il la quitte à regret.

Adieu Lyon qui ne mords point

Lyon plus doux que cent pucelles...

N'oublions ni Lemaire des Belges, ni Mellin de Saint-Gelais, ni Antoine du Moulin, ni Olivier de Magny, ni notre grand Maurice Scève. Illustres prosateurs ou poètes, érudits ou humanistes, archéologues ou artistes, collectionneurs ou mécènes se donnèrent rendez-vous à Lyon où, par surcroît, régnait une grande liberté religieuse et une complète indépendance de pensée.

De ces influences combinées devait naître une doctrine nouvelle qui a beaucoup contribué à l'élaboration d'un idéal tout neuf de l'amour, de la femme, de l'amitié, de la vertu : *le Platonisme*.

Cette religion de la beauté avait été importée à Lyon par les Florentins. Il y aurait, à ce sujet, une curieuse étude à tenter des différences entre le platonisme lyonnais et celui du nord de la France : celui-ci plus scientifique, plus directement poussé vers l'hellénisme et l'imitation de Platon ; celui-là plus italien, plus enclin aux questions de sentiment et à la joie de vivre. Le platonisme du nord fut introduit à Lyon par Marguerite de Navarre dont la cour était le foyer de la nouvelle doctrine. Le platonisme lyonnais antérieur ne repose pas d'abord sur l'étude des œuvres de Platon, mais sur l'imitation des usages de la

société florentine et sur la connaissance intime de quelques œuvres de la littérature italienne, telle que le *Cortegiano* ^[4] de Baldassar Castiglione, l'*Hécatomphile* ^[5] de Léon Baptiste Alberti et surtout le *Canzonere* de Pétrarque.

« Le platonisme ne fit que rendre plus vive la vie sociale que l'italianisme et la longue période de fêtes avaient éveillée à Lyon. On se réunissait dans des salons et, chose remarquable, c'est déjà la maîtresse de la maison qui préside aux réunions. » Madame du Perron a eu son cercle littéraire ; Louise Labé et bien d'autres auront le leur, où les gens d'esprit se feront gloire de défilier.

Nous voyons ainsi renaître l'idéal de la galanterie chevaleresque et un nouveau code d'amour se composer. Toute femme qui veut passer pour instruite s'essaye à la correspondance poétique, chante et joue du luth. Ce féminisme de bon aloi est bien une des plus curieuses caractéristiques de notre Renaissance lyonnaise. Dans la préface de ses œuvres parues chez Jean de Tournes avec privilège du Roi en 1555 Louise Labé, s'adressant à son amie Clémence de Bourges, s'exprime ainsi : « Estant le temps venu, Mademoiselle, que les lois des hommes n'empeschent plus les femmes de s'appliquer aus sciences et disciplines : il me semble que celles qui ont la commodité, doivent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autre fois tant désirée, à icelles apprendre : et montrer aux hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvait venir. » Elle ajoute : « L'honneur que la science nous procurera, sera entièrement notre : et ne nous pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur de tems. » Et plus

loin : « Ayant passé partie de ma jeunesse à l'exercice de la Musique et ce qui m'a resté de tems l'ayant trouvé court pour la rudesse de mon entendement, et ne pouvant de moymesme satisfaire au bon vouloir que je porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science et vertu passer ou égaler les hommes : je ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'eslever un peu leurs esprits par dessus les quenoilles et fuseaus, et s'employer à faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne devons nous estre desdaignées pour compagnes tant es affaires domestiques que publiques, de ceux qui gouvernent et se font obéir... Pource, nous faut-il animer l'une l'autre à si louable entreprise. »

Bref il s'agit d'un véritable plaidoyer en faveur de la femme écrivain, auquel souscrivent tous les artistes du temps. Chose assez digne de remarque, les relations entre les deux sexes sont si étroites qu'on voit les frères entraîner leurs sœurs, les amants leurs maîtresses « vers la terre nouvellement découverte : la Renaissance de la beauté, de la poésie et de la science. » Pernelle du Guillet va jusqu'à remercier, Maurice Scève son amant, de ce qu'il a fait le jour dans la nuit de son ignorance.

III

Ces considérations nous ont semblé nécessaires pour situer Louise Labé dans son véritable climat psychologique et dans l'ambiance de cette Renaissance lyonnaise dont elle est le plus délicat parfum.

On ignore la date de la naissance de celle que M^{me}

Desbordes-Valmore appelait « la nymphe ardente du Rhône. » La plupart des critiques qui se sont occupés de la Belle Cordière la font naître en 1526. Cette date, dit avec des raisons convaincantes M. Charles Boy, ^[6] qui nous a donné la meilleure étude sur la vie et l'œuvre de Louise Labé, doit être rejetée et la naissance de Louise située entre deux dates extrêmes 1515 et 1524.

Même incertitude sur le lieu de cette naissance. Les uns veulent que Louise ait vu le jour à Lyon, rue de l'Arbre sec où habitait son père Pierre Labé ; les autres la déclarent originaire de Parcieu en Dombes dans la campagne de sa mère, dont elle deviendra propriétaire et où elle sera enterrée.

Son père Pierre Charlin ou de Charlieu, dit Labbé ou Labé, ^[7] était cordier. Ce commerce semble fort honorable au xvi^e siècle. Plusieurs familles des plus distinguées exerçaient ce genre de négoce. Pierre Labé avait une situation aisée, à en juger par plusieurs maisons lui appartenant en ville, ainsi que des terres aux environs, et suffisamment d'argent liquide pour cautionner des gens d'ailleurs insolubles. Il fut plusieurs fois marié, d'abord à la veuve Jacques Humbert prénommée Guillemie ou Guillemette, puis à une certaine Étienne Roybet. Ces deux unions ne semblent pas l'avoir découragé puisqu'il convole en troisièmes noces avec Antoinette Taillard. Il meurt en 1552.

Louise Labé, croit-on, naquit de la seconde femme, Étienne Roybet. Douée des plus précieuses qualités de l'esprit elle se consacra de bonne heure à l'étude des arts et belles lettres. Son père lui donna une éducation soignée et des maîtres excellents. Dans sa troisième élégie qui est presque une

autobiographie, elle nous donne un tableau fidèle des occupations de sa jeunesse :

Lors qu'exerçoi mon corps et mon esprit
En mille et mille euvres ingénieuses.

La broderie qu'elle nomme l'art de *peindre avec l'esquille* l'occupe ainsi que la musique

Louise ha voix que la musique avoue
Louise ha main qui tant bien au luth joue.

Guillaume Paradin, dans ses Mémoires sur l'histoire de Lyon, déclare que Louise « estoit instituée en langue latine dessus et outre la capacité de son sexe. » Elle écrivait aussi en italien et en espagnol. Dans le même temps se placent ses premières expériences d'amour.

Je n'avois vu encore seize hivers
Lors que j'entray en ces ennuis divers :
Et ià voici le treizième esté
Que mon cœur fut par amour arrêté.

Elle repoussa un vieux poète italien qui s'en fut mourir en Espagne et elle aima un certain homme de guerre qui, semblerait-il, l'a dédaignée. C'est alors qu'elle entreprend de chanter sa peine en vers tendres et passionnés où l'accent de la plus forte douleur lui dicte les plus belles strophes que l'amour ait jamais inspirées à notre Sapho lyonnaise. S'adressant à l'infidèle et, s'examinant devant Dieu, elle dit :

J'ay de tout tems vescu en son service
Sans me sentir coupable d'autre vice
Que de t'avoir bien souvent en son lieu
D'amour forcé, adoré comme Dieu.

Et plus loin elle semble vouloir sacrifier son amour au bonheur de son amant. Cet élan enflammé lui dicte les beaux vers suivants :

Goûte le bien que tant d'hommes désirent :
Demeure au but où tant d'autres aspirent :
Je ne dy pas qu'elle ne soit plus belle ;
Mais que jamais femme ne t'aymera.
Ne plus que moy d'honneur te portera.

Ici se place l'aventure de Perpignan qui a tant occupé les commentateurs. La plupart ont cru que Louise Labé avait suivi à cheval l'armée commandée par le Dauphin en 1542 et avait assisté au siège de Perpignan, capitale du Roussillon. La légende est jolie et plus jolie encore le nom de *Capitaine Loys* que les gentilshommes, émerveillés de la bravoure de notre héroïne, lui décernèrent.

La vérité est tout autre. Il est de fait que Louise savait piquer un cheval et jouer de l'épée à ravir.

Elle même a écrit à ce sujet des vers révélateurs.

Mais quoi ? amour ne put longuement voir
Mon cœur n'aimans que Mars et le savoir.

Or ces qualités guerrières ne se montrèrent pas dans une expédition réelle contre les Espagnols, mais dans un tournoi auquel elle prit part sur la place Bellecour à Lyon, lors du passage du Dauphin dans notre ville, se rendant à Perpignan. Montluc déclare qu'il ne vit jamais armée plus brillante, plus luxueusement équipée. La jeunesse lyonnaise, partagée en deux camps, espagnols et français, simula la prise de la capitale du Roussillon. Louise Labé joua son rôle, aux côtés de son frère François Labé, ainsi qu'avaient accoutumé les dames, en ce temps où l'usage du cheval était commun aux deux sexes par suite du peu d'emploi des voitures.

Quoiqu'il en soit l'amour devient sa grande affaire. Très entourée, très désirée la Belle Cordière est célèbre pour sa

beauté et son esprit. L'un trouve dans son nom l'anagramme de *Belle à soy*, un autre fait la description de ses charmes, un troisième l'appelle la dixième Muse. Ainsi se forme autour d'elle un cercle d'admirateurs et de beaux esprits qui la visitent, lui dédient des vers, goûtent ses « exquis confitures ». Sa maison est le rendez-vous de la haute société. « Elle y recevait gracieusement, écrit du Verdier, seigneurs, gentilshommes et autres personnes de mérite, avec entretien de devis et discours ; musique tant à la voix qu'aux instruments ou elle estoit fort duicte, lecture de bons livres Latins et vulgaires, Italiens et Espagnols, dont son cabinet estoit copieusement garni. »

Entre temps c'était son mariage, dont on ne saurait donner la date exacte. Une chose seule demeure certaine c'est que Louise était mariée en 1551, sans qu'on puisse dire depuis quand. Son époux, Ennemond Perrin, était marchand cordier à Lyon et beaucoup plus âgé que sa femme, car dans un acte daté de 1531, Ennemond Perrin agit comme majeur. De plus, le testament de Louise de 1565 nous apprend qu'il a cessé de vivre, puisque la Belle Cordière y est qualifiée de *Veuve de sire Ennemond Perrin, en son vivant bourgeois citoyen de Lyon*.

Dans des vers à la louange de Louise Labé on fait la description de son jardin en ces termes :

Un peu plus haut que la plaine,
Ou le Rone impetueus
Embrasse la Sone humeine
De ses grands bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant jardin estoit.

Ce jardin faisait l'angle de la rue Confort et d'une ruelle

tendant à Bellecour ^[8]. Le mari Ennemond Perrin possédait sur cet emplacement un jardin et une maison. C'est là que vécut notre héroïne jusqu'au temps où elle se retira à Parcieu, dans sa maison de campagne.

Ici doit prendre place la grave question des mœurs de Louise Labé. Devons-nous croire toutes les accusations d'impudicité dont on l'a accablée, ou essayer, comme s'est efforcé de le faire M. Cochard, ^[9] de laver son honneur et de la présenter, dans un siècle assez dissolu, comme un modèle de chasteté ? Disons tout de suite que ce problème, d'ailleurs secondaire, ne sera jamais résolu.

Dans ses *Documents historiques sur la Vie et les Mœurs de Louis Labé* M. P. M. Gonon s'est plu à réunir tous les textes témoignant pour ou contre la vertu de Louise. Ces documents sont amusants à feuilleter à cause de leur parfaite contradiction. Les uns la défendent de toute faute, les autres l'accusent des pires actes d'immoralité. Il est absolument impossible de peser à leur juste poids ces documents, et de discerner le vrai du faux. Autant il serait imbécile de refuser tout amant à Louise, comme le veut ce bon Cochard, autant il est peu naturel, par amour du scandale, de transformer cette charmante femme en gouge et en louve ivre. Quoi qu'il en soit, on ne peut citer des noms. Maurice Scève, bossu ou boiteux, et d'ailleurs l'amant de Pernette du Guillet doit être écarté. L'ode de Baif,

Ô ma belle rebelle
Las, que tu m'est cruelle...

n'est pas une preuve suffisante. Seul Olivier de Magny semble avoir eu des chances et avoir joui des faveurs de ce

beau corps. Son rôle en cette affaire ne fut pas brillant. Il écrivit en 1559 des vers intitulés *À sire Aymon* où il ridiculise fort malhonnêtement Ennemond Perrin. Était-ce dépit d'amoureux éconduit, basse vengeance ou nécessité de l'amant qui décoche une flèche au mari avant de quitter le lit de l'épouse ? On ne sait qu'une chose : c'est que cette ode fut une mauvaise action.

Pour bien juger les mœurs de la Belle Cordière, on oublie peut-être trop de se reporter aux conceptions morales de l'époque où elle vivait. L'idéal de vertu de ce temps était bien différent du nôtre. La *virtu* italienne est surtout un appel à la puissance, à l'individualisme affranchi de préjugés, à la joie païenne, au libre développement des instincts.

La beauté et l'amour passent alors avant toute autre considération morale, si bien qu'on en vient à glorifier les courtisanes et que, le style lyrique aidant, on vante leur chasteté et leur honnêteté au point que de simples lecteurs peuvent se faire illusion sur la qualité sociale des héroïnes aussi célébrées. Nombre de courtisanes vivaient alors à Lyon où l'argent, rapidement gagné, était plus vite dépensé. Beaucoup d'entre elles étaient fort adroites en l'art de faire des vers et de jouer du luth. Leur instruction était assez étendue et leur conversation digne des plus fins lettrés. Lorsqu'on parle d'elles on dit toujours « la très chaste, très honorable, très vertueuse dame » ce qui déroute un peu. Louise Labé fut-elle du nombre des *cortigiana onesta* ? On n'a aucune chance d'éclaircir la question. Le mieux est encore de puiser dans les documents du temps, comme le dit si bien M. Baur, « sans cette galanterie posthume et cette pruderie sentimentale qui ont

si souvent faussé les jugements sur cette femme célèbre ».

On peut semble-t-il alléguer en sa faveur les mœurs du temps qui permettent tout écart d'imagination et qui acceptent les plus grandes hardiesses de langage. Les admirateurs de Louise ont pu chanter en latin certains détails de sa beauté, comme dans la fameuse pièce imprimée à la suite de ses œuvres, *De Aloysæ Labææ osculis*, sans que personne y ait trouvé à redire. Il y a loin, à cette époque, de la parole aux actes.

Il faut aussi noter à sa décharge le rang distingué occupé par la Belle Cordière ; l'affection pour son mari qui lui permit d'éditer ses poésies, ce à quoi il n'aurait peut-être pas consenti si ses vers s'étaient adressés à d'autres qu'à des amants imaginaires, comme cela se pratiquait souvent ; son testament du 28 avril 1565 qui respire la plus angélique piété et où nous relevons des dons importants aux œuvres de charité et des legs pour célébrer des messes à son intention ; enfin son amitié pour Clémence de Bourges, jeune fille de haute noblesse, à qui elle dédie son livre. Peut-être n'aurait-elle pas osé se mettre ainsi sous le patronnage de la vertu si elle avait été connue de tous pour une femme de mauvaise vie. Il est vrai qu'on a reproché à Clémence de Bourges d'avoir été la maîtresse d'un homme que Louise Labé aurait ensuite détourné d'elle à son profit. Mais ceci est une légende. La jeune fiancée de Jean du Peyrat ne lui survécut pas, mourut jeune et entourée du plus haut respect. Ses funérailles furent magnifiques et son corps porté à découvert en grande pompe, le front couronné de fleurs blanches. Quant aux jugements des contemporains, certains sont évidemment suspects et parmi eux celui de Calvin, ce

protestant hypocrite habitué aux calomnies et fertile en injures.

Par contre, presque toutes ces raisons alléguées en faveur de l'honnêteté de la Belle Cordière n'ont rien de probant et pourraient aussi bien être retournées contre elle. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà fait pressentir, que le langage des contemporains n'est pas un gage sûr, les épithètes de très *chaste*, très *honnête* étant employées à tout propos et s'adressant aussi bien aux courtisanes qu'aux dames respectables. De plus, bon nombre de femmes légères étaient fort pieuses et s'appliquaient à soulager les pauvres et à soutenir des ordres religieux. Enfin des esprits chagrins trouveraient encore à suspecter l'amitié de Louise pour Clémence de Bourges. À l'époque où la Belle Cordière publia ses œuvres de fâcheux bruits commençaient à courir sur ses mœurs, peut-être voulut-elle y couper court en se mettant sous un haut patronnage, ce qui de sa part était fort habile. — Telles sont résumées, assez objectivement croyons-nous, les raisons pour et contre la vertu de cette Ninon du xvi^e siècle.

Nous ne savons rien des derniers instants de Louise Labé. Elle vivait depuis plusieurs années dans la retraite de sa propriété de Parcieu, ne venant que peu à Lyon. C'est pourtant à Lyon que « malade et au lit » dans la maison d'habitation de Thomas Fortini, elle dicta son testament. Fortini appartenait à la colonie florentine si importante à Lyon au xvi^e siècle, et nombre de ces riches banquiers, « ces messieurs de la nation florentine », avaient du se rencontrer dans les salons de la Belle Cordière. Fortini était presque du même âge que Louise, étant né le 22 septembre 1513, et semble avoir été son conseiller. Il fut nommé exécuteur testamentaire. Louise lui confie

l'administration de ses biens pendant vingt ans, sans aucune reddition de compte. N'ayant pas d'enfants elle élit pour ses héritiers universels Jacques et Pierre Charlin, dits Labé, ses neveux, et leur substitue, s'ils viennent à mourir sans enfants, les pauvres de l'Aumône générale de Lyon, avec défense d'aliéner ses propriétés. Heureuse disposition, car Jacques et Pierre Charlin ne survécurent pas longtemps à leur tante, puisque les pauvres des hospices de Lyon étaient déjà le 4 décembre 1569 en possession des biens qui leur avaient été substitués.

Pernetti place la mort de Louise Labé au mois de mars 1566. M. Brouchoud croit qu'on peut la reculer jusqu'au 25 avril ; enfin sur les registres de Delaforest M. Boy a lu : « *Le vendredi 30 août 1566, Claude de Bourg, tailleur de pierres de Bourg en Bresse, demeurant à Lyon, confesse avoir reçu du sieur Thomas Fourtin, présent, la somme de douze livres deux sols t., pour avoir taillé une pierre de tombeau et sur icelle fait les escripteaux et armes de la feu dame Loyse Charly pour icelle eriger sur son vase à Parcyeu.* » Cette pierre ne nous a pas été conservée.

IV

L'œuvre de Louise Labé est légère. Elle se compose d'une épître dédicatoire « à Mademoiselle Clémence de Bourges lionnoize », d'un charmant essai dialogué, en prose, intitulé *Débat de Folie et d'Amour*, de trois élégies et de vingt-quatre sonnets. Ainsi que cela se pratiquait alors sans vergogne, la Belle Cordière a fait suivre son œuvre des pièces de vers qu'elle avait reçues en hommage, sous ce titre : *Escriz de divers poètes à la louenge de Louize Labé lionnoize.*

Nous donnons ici son œuvre poétique entière telle qu'elle parut chez Jean de Tournes en 1555. Quant au *Débat entre Folie et Amour* sa longueur nous oblige à le supprimer de cette édition choisie. Et c'est grand dommage, car rien n'est plus gracieux que cette fable, « la plus jolie parmi les modernes », au dire de Voltaire, narrée avec entrain et maîtrise par la Belle Cordière. Il s'agit de l'éternelle dispute entre la Folie et l'Amour pour connaître qui des deux doit céder le pas à l'autre, dialogue « traité en prose à une époque où tout n'était que ramage d'oiseaux et d'oisillons éveillés par Ronsard et Du Belay », dit un peu sévèrement M. Boy. Mais ce morceau domine tellement son siècle qu'on ne saurait trop l'apprécier. Le style est ferme, très clair, bien différent de celui des contemporains pétrarquaisants, et pour dire le mot, un des chefs d'œuvre de la langue française. Cette œuvre seule prouverait à quel point Louise Labé diffère de Maurice Scève, dont quelques-uns ont voulu qu'elle ait subi l'influence. Rien de plus faux. À cette époque de formation de la langue on reste étonné de l'aisance du style et de la perfection de la forme. La prose de Rabelais peut seule rivaliser avec celle du *Débat*.

Quant à ses sonnets on a dit justement qu'ils représentaient en miniature un épisode du poème inépuisable de l'amour. Encore qu'il soit puéril de vouloir chercher dans ces vingt-quatre sonnets les débuts, le nœud et le dénouement d'une crise sentimentale, la pensée se poursuit avec méthode et ordre, et ces poèmes ne semblent plus des morceaux détachés, sans suite entre eux, mais « les assises méthodiquement élevées d'un petit temple réservé au culte d'une divinité. » Celle-ci se nomme Amour. Louise Labé c'est tout l'amour et toute la

poésie fervente. Les documents sur cette charmante femme, on l'a vu, manquent ou sont contradictoires. Nous avons précédemment réuni et cité ceux qui donnent le son le plus authentique. Mais qu'avons-nous besoin de confidences ou d'indiscrétions. Le plus précieux d'elle-même, ses trois élégies et ses vingt-quatre sonnets nous restent. Ils demeureront à jamais, car l'humanité est avide d'amour et, s'il nous suffit de dire d'un homme ou d'une femme « ils ont aimé », que dirons-nous d'un poète qui a su enguirlander ses transports de strophes fleuries, tout embaumées d'idéal, et cadencer ses vers au rythme de son cœur ! [\[10\]](#)

1. ↑ Ferdinand Brunetière : *La Pléiade française, L'École lyonnaise, Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1900.
2. ↑ Albert Baur : *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*. Champion, Paris 1906.
3. ↑ Albert Baur : *opus cit* p. 6.
4. ↑ *Le Cortegiano* eut deux éditions lyonnaises en 1537 et 1538.
5. ↑ *Hécantomphile*, Lyon, Juste, 1534.
6. ↑ *Œuvres de Louise Labe* publiées par Charles Boy, 2 volumes, Paris, Lemerre 1887.
7. ↑ Nous retrouvons ce nom écrit *L'Abé, L'Abbé* ou *Labé*.
8. ↑ *Notice sur la rue Belle-Cordière à Lyon, contenant quelques renseignements biographiques sur Louise Labe et Charles Bordes*. Lyon J.-M. Barret, 1828.
9. ↑ C. f. la notice sur Louise Labé que M. Cochard a mise à l'édition de ses œuvres parues chez Durant et Perrin, Lyon 1824.
10. ↑ Qu'il me soit permis de remercier ici M. Cantinelli, le distingué bibliothécaire de la ville de Lyon, et M. Desvernay, qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils et de leur érudition.

À MADEMOISELLE
CLÉMENCE DE BOVRGES,
LIONNOIZE

ESTANT le tems venu, Mademoiselle, que les seueres loix des hommes n'empeschent plus femmes de s'appliquer aus sciences et disciplines ; il me semble que celles qui ont la commodité, doiuent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autrefois tant désirée, à icelles aprendre : et montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous priuant du bien et de l'honneur qui nous en pouuoit venir : Et si quelcune paruient en tel degré, que de pouuoir mettre ses concepcions par escrit, le faire songneusement et non dédaigner la gloire, et s'en parer plustot que de chaînes, anneaus, et somptueus habits : lesquels ne pouuons vrayement estimer notres, que par usage. Mais l'honneur que la science nous procurera, sera entièrement notre : et ne nous pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur de tems. Si j'eusse esté tant fauorisée des Cieus, que d'auoir l'esprit grand assez pour comprendre ce dont il ha à enuie, ie seruirois en cet endroit plus d'exemple que d'amonicion. Mais ayant passé partie de ma ieunesse à l'exercice de la Musique, et ce qui m'a resté de tems l'ayant trouué court pour la rudesse de mon entendement, et ne pouuant de moymesme satisfaire au bon vouloir que ie

porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science et en vertu passer ou égaler les hommes : ie ne puis faire autre chose que de prier les vertueuses Dames d'esleuer un peu leurs esprits par dessus leurs quenoilles et fuseaus, et s'employer à faire entendre au monde que si nous sommes faites pour commander, si ne deuous nous estre dédaignées pour compagnes tant es affaires domestiques que publiques, de ceus qui gouernent et se font obeïr. En outre la reputacion que notre sexe en receura nous aurons valù au publiq, que les hommes mettront plus de peine et d'estude aus sciences vertueuses, de peur qu'ils n'ayent honte de voir preceder celles, desquelles ils ont pretendu estre toujours superieurs quasi en tout. Pource, nous faut il animer l'une l'autre à si louable entreprise : De laquelle ne deuez eslongner ni espargner votre esprit, ià de plusieurs et diuerses graces accompagné : ny votre ieunesse, et autres faueurs de fortune, pour aquerir cet honneur que les lettres et sciences ont acoutumé porter aux personnes qui les fuyent. S'il y ha quelque chose recommandable après la gloire et l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha acoutumé donner nous y doit chacune inciter : qui est autre que les autres recreacions ; desquelles quand on en ha pris tant que l'on veut, on ne se peut vanter d'autre chose, que d'auoir passé le temps. Mais celle de l'estude laisse un contentement de foy, qui nous demeure plus longuement. Car le passé nous réjouit, et sert plus que le présent : mais les plaisirs des sentimens se perdent incontinent, et ne reuiennent iamais, et en est quelquefois la memoire autant facheuse, comme les actes ont esté delectables. Dauantage les autres voluptez sont telles, que quelque souuenir qui en vienne, si ne nous peut il remettre en telle disposicion que nous estions : et quelque imaginacion

forte que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passé qui nous abuse et trompe. Mais quand il auient que mettons par escrit nos conceptions, combien que puis après notre cerueau coure par une infinité d'affaires et incessamment remue, si est ce que longtems apres reprenant nos escrits, nous reuenons au mesme point, et à la mesme disposicion ou nous estions. Lors nous redouble notre aise : car nous retrouvons le plaisir passé qu'auons ù ou en la matière dont escriuions, ou en l'intelligence des sciences ou lors estions adonnez. Et outre ce, le iugement que font nos fecondes conceptions des premieres, nous rend un singulier contentement. Ces deus biens qui prouiennent d'escrire vous y doiuent inciter, estant asseuree que le premier ne faudra d'accompagner vos escrits, comme il fait tous vos autres actes et façons de viure. Le second sera en vous de le prendre, ou ne l'auoir point : ainsi que ce dont vous escrirez vous contentera. Quant à moy tant en escriuant premièrement ces ieunesses que en les reuoyant depuis, ie n'y cherchois autre chose qu'un honneste pasetems et moyen de fuir oisieté : et n'auoy point intencion que personne que moy les dust iamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouué moyen de les lire sans que i'en susse rien, et que (ainsi comme aisément nous croyons ceus qui nous louent) ils m'ont fait à croire que les deuois mettre en lumière : ie ne les ay osé esconduire, les menassant ce pendant de leur faire boire la moitié de la honte qui en prouiendroit. Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en publiq seules, ie vous ay choisie pour me servir de guide, vous dediant ce petit euure, que ne vous enuoye à autre fin que pour vous acertener du bon vouloir lequel de long tems ie vous porte, et vous inciter et faire venir enuie en voyant

ce mien euure rude et mal bâti, d'en mettre en lumière un autre
qui soit mieus limé et de meilleure grace.

Dieu vous maintienne en santé.

Votre humble amie

LOUIZE LABÉ.

De Lion, ce 24. Juillet 1555.

ÉLÉGIES

I

A v tems qu'Amour, d'hommes et Dieus
vainqueur,
Faisoit bruler de sa flamme mon cœur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit et courage :
Encore lors ie n'auois la puissance
De lamenter ma peine et ma souffrance.
Eucor Phebus, amis des Lauriers vers,
N'auoit permis que ie fisse des vers :
Mais maintenant que sa fureur diuine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruians tonnerres
De Iupiter, ou les cruelles guerres,
Dont trouble Mars, quand il veut, l'Uniuers.
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne ;
Et à ce coup pleurera de la mienne.
Ô dous archet, adouci moy la voix,
Qui pourroit feindre et aigrir quelquefois,
En recitant tant d'ennuis et douleurs.

Tant de despits, fortunes et malheurs.
Trempe l'ardeur, dont iadis mon cœur tendre
Fut en brulant demi réduit en cendre.
Ie sen défiâ un piteus souvenir,
Qui me contreint la larme à l'œil venir.
Il m'est avis que ie sen les alarmes,
Que premiers i'u d'Amour, ie voy les armes,
Dont il s'arma en venant m'assaillir.
C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
De traits, à ceus qui trop me regardoient,
Et de mon arc assez ne se gardoient,
Mais ces miens traits ces miens yeux me defirent
Et de vengeance estre exemple me firent.
Et me moquant, et voyant l'un aymer,
L'autre bruler et d'Amour consommer :
En voyant tant de larmes espandues,
Tant de souspirs et prieres perdues,
Ie n'aperçu que soudein me vint prendre
Le mesme mal que ie soulois reprendre :
Qui me persa d'une telle furie,
Qu'encor n'en suis apres long tems guerrie :
Et maintenant me suis encore contrainte
De rafreschir d'une nouvelle plainte
Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
De mes regrets avec moy soupirez.
Possible, un iour le feray le semblable,
Et ayderay votre voix pitoyable
À vos trauaus et peines raconter,
Au tems perdu vainement lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,

Amour s'en peut un iour rendre vainqueur.
Et plus aurez lui esté ennemies,
Pis vous fera, vous sentant asseruies,
N'estimez point que lon doive blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflamer.
Autres que nous, nonobstant leur hauteesse,
Ont enduré l'amoureuse rudesse :
Leur cœur hautein, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont su preseruer du seruage
De dur Amour : les plus nobles esprits
En sont plus fort et plus soudein esprits.
Semiramis, Royne tant renommee.
Qui mit en route avecques son armee
Les noirs squadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aus siens
Faisoit couler de son furieus branc
Des ennemis les plus braues le sang,
Ayant encor enuie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
Trouua Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes et loix vaincue elle laissa.
Ne meritoit sa Royalle grandeur
Au moins auoir un moins fascheus malheur
Qu'aymer son fils ? Royne de Babylonne,
Ou est ton cœur qui es combaz resonance ?
Qu'est deuenue ce fer et cet escu,
Dont tu rendois le plus braue veincu ?
Ou as tu mis la Marciale creste,
Qui obombroit le blond or de ta teste ?
Ou est l'espée, ou est cette cuirasse.

*Dont tu rompois des ennemis l'audace ?
Ou sont fuiz tes coursiers furieux,
Lesquels trainoient ton char victorieux ?
T'a pù si tot un foible ennemi rompre ?
Ha pù si tot ton cœur viril corrompre,
Que le plaisir d'armes plus ne te touche :
Mais seulement languis en une couche ?
Tu as laissé les aigreurs Marciales,
Pour recouurer les douceurs geniales.
Ainsi Amour de toy t'a estrangee,
Qu'on te diroit en une autre changee,
Donques celui lequel d'amour esprise
Pleindre me voit, que point il ne mesprise
Mon triste deuil : Amour peut estre, en brief
En son endroit n'aparoitra moins grief.
Telle i'ay vù qui auoit en jeunesse
Blamé Amour : apres en sa vieillesse
Bruler d'ardeur, et pleindre tendrement
L'apre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard et eau continuelle
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage.
Que l'aage avoit graué sur son visage.
Sur son chef gris elle avait empruntee
Quelque perruque, et assez mal antee :
Et plus estoit à son gré bien fardee.
De son Ami moins estoit regardée :
Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, et auoit grand'honte
D'estre aymé d'elle. Ainsi la pource vieille*

*Receuoit bien pareille pour pareille.
De maints en vain un temps fut reclamee,
Ores quelle ayme, elle n'est point aymee.
Ainsi Amour prend son plaisir, à faire
Que le veuil d'un sait à l'autre contraire.
Tel n'ayme point, qu'une Dame aymera :
Tel ayme aussi, qui aymé ne sera :
Et entretient, neanmoins, sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine esperance.*

II

D *'VN tel vouloir le serf point ne désire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'attens, hélas, de iour en iour
De toy, Ami, le gracieus retour.*

*La, i'auois mis le but de ma douleur,
Qui fineroit, quand i'aurois ce bon heur
De te reuoir : mais de la longue atente,
Hélas, en vain mon désir se lamente.
Cruel, Cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre ?
As tu si peu de memoire de moy,
Que de m'auoir si tot rompu la foy ?
Comme ose tu ainsi abuser celle
Qui de tout tems t'a esté si fidelle ?
Or que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'une nouvelle flame,
En me changeant pour prendre une autre Dame :
Ià en oubli inconstamment est mise
La loyauté, que tu m'auois promise.
S'il est ainsi, et que desia la foy
Et la bonté se retirent de toy :*

Il ne me faut emerueiller si ores
Toute pitié tu as perdu encores.
Ô combien ha de pensee et de creinte,
Tout à par soy, l'ame d'Amour esteinte !
Ores ie croy, vù notre amour passee,
Qu'impossible est, que tu m'aies laissee :
Et de nouuel ta foy ie me fiance,
Et plus qu'humeine estime ta constance.
Tu es, peut estre, en chemin inconnu
Outre ton gré malade retenu.
Ie croy que non : car tant suis coutumiere
De faire aus Dieus pour ta santé priere,
Que plus cruels que tigres ils seroient,
Quand maladie ils te prochasseroient :
Bien que ta fole et volage inconstance
Meriteroit auoir quelque soufrance.
Telle est mo foy, qu'elle pourra sufire
À te garder d'auoir mal et martire.
Celui qui tient au haut Ciel son Empire
Ne me sauroit, ce me semble, desdire :
Mais quand mes pleurs et larmes entendroit
Pour toy prians, son ire il retiendroit.
I'ay de tout tems vescu en son seruice,
Sans me sentir coupable d'autre vice
Que de t'auoir bien souuent en son lieu
D'amour forcé, adoré comme Dieu.
Desia deus fois depuis le promis terme
De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
Sans que de bonne ou mauuaise fortune
De toy, Ami, i'aye nouvelle aucune.

*Si toutefois, pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré,
Si s'ay ie bien que t'amie nouvelle
À peine aura le renom d'estre telle,
Soit en beauté, vertu, grace et faconde,
Comme plusieurs gens sauuans par le monde
M'ont fait à tort, ce croy ie, estre estimee.
Mais qui pourra garder la renommee ?
Non seulement en France suis flatee,
Et beaucoup plus, que ne veus, exaltee.
La terre aussi que Calpe et Pyrenee
Auec la mer tiennent enuironnee,
Du large Rhin les roulantes areines,
Le beau païs auquel or' te promeines,
Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Goute le bien que tant d'hommes desirent :
Demeure au but ou tant d'autres aspirent :
Et croy qu'ailleurs n'en auras une telle.
Ie ne dy pas qu'elle ne soit plus belle :
Mais que iamais femme ne t'aymera,
Ne plus que moy d'honneur te portera.
Maints grans Signeurs à mon amour pretendent,
Et à me plaire et seruir prets se rendent,
Ioutes et ieus, maintes belles deuises
En ma faueur sont par eux entreprises :
Et neanmoins tant peu ie m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie :
Tu es tout seul, tout mon mal et mon bien :
Avec toy tout, et sans toy ie n'ay rien :*

*Et n'ayant rien qui plaise à ma pensee,
De tout plaisir me treuve delaissee,
Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter et plorer me conuient,
Et sur ce point entre en tel desconfort,
Que mille fois ie souhaite la mort.
Ainsi, Ami, ton absence lointaine
Depuis deus mois me tient en cette peine.
Ne viuant pas, mais mourant d'un Amour
Lequel m'occit dix mille fois le iour.
Reuien donq tot, si tu as quelque enuie
De me reuoir encor' un coup en vie.
Et si la mort auant ton arriuee
Ha de mon corps l'aymante ame priuee.
Au moins un iour vien, habillé de deuil,
Enuironner le tour de mon cercueil.
Que plust à Dieu que lors fussent trouuez
Ces quatre vers en blanc marbre engrauez.*

III

Q

*VAND lirez, ô Dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noises,
Quand mes regrets, ennuis, despirs et larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,*

*Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et ieune erreur de ma fole ieunesse,
Si c'est erreur : mais qui dessous les Cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et toujours porte à ses voisins enuie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :
L'autre croyant pureté estre vice,
À autre Dieu qu'Or, ne fait sacrifice :
L'autre sa foy pariure il emploira
À decevoir quelcun qui le croira :
L'un en mentant de sa langue lezarde,
Mile brocars sur l'un et l'autre darde :
Je ne suis point sous ces planettes nee,
Qui m'ussent pù tant faire infortunee.
Onques ne fut mon œil marri, de voir
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuuoir.*

Onq ne mis noise ou discord entre amis :
À faire gain iamais ne me soumis.
Mentir, tromper, et abuser autrui,
Tant m'a desplu, que mesdire de lui.
Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
Qu'on blame Amour : c'est lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
Lors qu'exerçoi mon corps et mon esprit
En mile et mile euures ingenieuses,
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
Pour bien sauoir avec l'esguille peindre
I'eusse entrepris la renommee esteindre
De celle là, qui plus docte que sage,
Auec Pallas comparoit son ouvrage.
Qui m'ust vu lors en armes fiere aller,
Porter la lance et bois faire voler,
Le deuoir faire en l'estour furieus,
Piquer, volter le cheval glorieus,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.
Mais quoy ? Amour ne put longuement voir.
Mon cœur n'aymant que Mars et le sauoir :
En me voulant donner autre souci.
En souriant, il me disoit ainsi :
Tu penses donq, ô Lionnaise Dame,
Pouuoir fuir par ce moyen ma flame :
Mais non feras, i'ai subiugué les Dieus
Es bas Enfers, en la Mer et es Cieus.
Et penses tu que n'aye tel pouuoir
Sur les humeins, de leur faire sauoir

Qu'il n'y ha rien qui de ma main eschape ?
Plus fort se pense et plus tot ie le frape.
De me blamer quelquefois tu n'as honte.
En te fiant en Mars, dont tu fais conte :
Mais meintenant, voy si pour persister
En le suiuant me pourras resister.
Ainsi parloit, et tout eschaufé d'ire
Hors de sa trousse une sagette il tire,
Et decochant de son extrême force,
Droit la tira contre ma tendre escorce :
Foible harnois, pour bien couourir le cœur,
Contre l'Archer qui toujours est vainqueur.
La bresche faite, entre Amour en la place,
Dont le repos premierement il chasse :
Et de trauail qui me donne sans cesse,
Boire, manger, et dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage :
Ie n'ay qu'Amour et feu en mon courage,
Qui me desguise, et fait autre paroître,
Tant que ne peu moymesme me connoître.
Ie n'auois vu encore seize Hivers,
Lors que i'entray en ces ennuis diuers :
Et ià voici le treizième Esté
Que mon cœur fut par Amour arresté.
Le tems met fin aus hautes Pyramides,
Le tems met fin ans fontaines humides :
Il ne pardonne aus braues Colisees,
Il met à fin les viles plus prisees :
Finir aussi il ha acoutumé
Le feu d'Amour tant soit il allumé :

*Mais, las ! en moy il semble qu'il augmente
Avec le tems, et que plus me tourmente.
Paris ayma Oenone ardamment,
Mais son amour ne dura longuement :
Medee fut aymee de Iason,
Qui tôt après la mit hors sa maison.
Si meritoient elles estre estimees,
Et pour aymer leurs Amis, estre aymees.
S'estant aymé on peut Amour laisser,
N'est il raison, ne l'estant, se lasser ?
N'est il raison te prier de permettre.
Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre ?
Ne permets point que de Mort face espreuue,
Et plus que toy pitoyable la treuue :
Mais si tu veus que i'ayme iusqu'au bout,
Fay que celui que i'estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer et rire,
Et pour lequel si souuent ie soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien égale flame
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moy quelcun le portera.*

FIN DES ÉLÉGIES.

Rediriger vers :

- [Non havria Ulysse o qualunqu'altro mai...](#)

Rediriger vers :

- [Ô beaus yeus bruns, ô regards destournez...](#)

Rediriger vers :

- [Ô longs desirs, ô esperances vaines...](#)

Rediriger vers :

- [Depuis qu'Amour cruel empoisonna...](#)

Rediriger vers :

- [Clere Venus, qui erres par les Cieux...](#)

Rediriger vers :

- [Deus ou trois fois bienheureus le retour...](#)

Rediriger vers :

- [On voit mourir toute chose animee...](#)

Rediriger vers :

- [Je vis, ie meurs : ie me brule et me noye...](#)

Rediriger vers :

- [Tout aussi tot que ie commence à prendre...](#)

Rediriger vers :

- [Quand i'aperçoy ton blond chef couronné...](#)

Rediriger vers :

- [Ô dous regards, ô yeus pleins de beauté...](#)

Rediriger vers :

- [Lut, compagnon de ma calamité...](#)

Rediriger vers :

- [Oh si i'etois en ce beau sein raue...](#)

Rediriger vers :

- [Tant que mes yeus pourront larmes espandre...](#)

Rediriger vers :

- [Pour le retour du Soleil honorer...](#)

Rediriger vers :

- [Après qu'un tems la gresle et le tonnerre...](#)

Rediriger vers :

- [Je fuis la vile, et temples et tous lieux...](#)

Rediriger vers :

- [Baise m'encor, rebaise moy et baise...](#)

Rediriger vers :

- [Diane estant en l'espeueur d'un bois...](#)

Rediriger vers :

- [Predit me fut, que deuois fermement...](#)

Rediriger vers :

- [Quelle grandeur rend l'homme venerable ?...](#)

Rediriger vers :

- [Luisant Soleil, que tu es bien heureux...](#)

Rediriger vers :

- [Las ! que me sert, que si parfaitement...](#)

Rediriger vers :

- [Ne reprenez, Dames, si j'ay aymé...](#)

**EN GRACE DV DIALOGVE D'AMOVV ET DE FOLIE,
EVVRE DE D. LOVÏSE LABE LIONNOIZE^[1]**

*Amour est donq pure inclinacion
Du Ciel en nous, mais non necessitante :
Ou bien vertu, qui nos cœurs impuissante
À resister contre son accion ?*

*C'est donq de l'ame une alteracion
De vain desir legerement naissante,
À tout obiet de l'esper perissante,
Comme muable à toute passion ?*

*Ia ne soit crû, que la douce folie
D'un libre Amant d'ardeur libre amollie
Perde son miel en si amer Absynthe,*

*Puis que lon voit un esprit si gentil
Se recouurer de ce Chaos sutil,
Ou de Raison la Loy se laberynte.*

NON SI NON LA.

1. [↑] Ode attribuée à Maurice Sève dont la devise mystérieuse non si non la se retrouve dans le Microcosme.

DES BEAVTEZ DE D. L. L.^[1]

*Ou print l'enfant Amour le fin or qui dora
En mile crespillons ta teste blondissante ?
En quel iardin print il la roze rougissante
Qui le liz argenté de ton teint colora ?*

*La douce grauité qui ton front honora,
Les deus rubis balais de ta bouche allechante,
Et les rais de cet œil que doucement m'enchante,
En quel lieu les print il quand il t'en decora ?*

*D'où print Amour encor ces filets et ces lesses,
Ces haims et ces apasts que sans fin tu me dresses
Soit parlant ou riant en guignant de tes yeux ?*

*Il print d'Herme, de Cypre, et du sein de l'Aurore,
Des rayons du Soleil, et des Graces encore.
Ces attraits et ces dons, pour prendre hommes et Dieus.*

1. [↑] Sonnet d'Olivier de Magny.

À ELLE MESME^[1]

Ô ma belle rebelle,
Las que tu m'es cruelle !
Ou quand d'un dous souzris
Larron de mes esprits,
Ou quand d'une parole
Si mignardement mole,
Ou quand d'un regard d'yeus
Traytement gracieus,
Ou quand d'un petit geste
Non autre que céleste.
En amoureuse ardeur
Tu m'enflammes le cœur.

Ô ma belle rebelle,
Las que tu m'es cruelle !
Quand la cuisante ardeur
Qui me brule le cœur,
Veut que ie te demande
À sa brûlure grande
Vn rafrechissement
D'un baiser seulement.

Ô ma belle rebelle,
Que tu serois cruelle !
Si d'un petit baiser,
Ne voulois l'apaiser,
Au lieu d'alegement
Acroissant mon tourment.
Me puisse-ie un iour, dure,

*Vanger de cette iniure :
Mon petit maitre Amour
Te puisse outrer un iour
Et pour moy langoureuse,
Il te face amoureuse,
Comme il m'a langoureus
Pour toy fait amoureux.
Alors que ma vengeance
Tu auras connoissance
Que vaut d'un dous baiser
Vn Amant refuser.
Et si ie te le donne,
Ma gentile mignonne,
Quand plus fort le desir
En viendroit te saisir :
Lors apres ma vengeance.
Tu aurois connoissance
Quel bien fait, d'un baiser
L'Amant ne refuser.*

1. [↑](#) Ode de Baif.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- M0tty
- Toto256
- Zyephyrus
- Skull33
- Maltaper
- DSV
- Artocarpus
- タチコマ robot
- Aristoi
- Hsarrazin
- Levana Taylor
- JLM
- Shaihulud
- BeatrixBelibaste
- Kronin

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)